

NICOLE DENNIS-BENN

est née et a grandi à Kingston, en Jamaïque. Elle vit aujourd'hui à New York et enseigne à Princeton. Elle a déjà publié, chez le même éditeur, *Rends-moi fière*.

« Stupéfiant. Ce roman, tout comme ses réflexions sur les limites et les frontières, communique un juste sentiment d'urgence. Rares sont les épopées narratives qui recensent aussi efficacement les épreuves affectives, logistiques, physiques, psychologiques et financières que vivent les femmes et mères noires immigrées, ainsi que les conséquences pour les familles de celles qui osent se métamorphoser. Dennis-Benn cartographie le terrain intérieur de femmes noires qui aspirent à la liberté – sans les idéaliser ni ignorer leurs failles... Ce texte comble un vide littéraire avec compassion, subtilité et tendresse. »

TIME Magazine

« Remarquable. Le livre parfait pour vous évader! Nicole Dennis-Benn, elle-même immigrée jamaïcaine, décrit avec des connaissances solides l'expérience des sans-papiers en Amérique – et les compromis que font les femmes afin que leur bonheur passe en premier. » *ELLE*

« Un roman profondément *queer*, sensible et saisissant sur le droit d'une femme à vouloir et le droit d'une enfant à tracer son propre chemin. » *The Washington Post*

 **l'aube**

Patsy est une jeune femme jamaïcaine, coincée entre une mère obsédée par la religion et une petite fille, Tru, qu'elle ne sait pas tout à fait comment aimer. Son obsession est de quitter l'île pour l'Amérique, terre de libertés, et aussi – surtout ? – le pays où s'est exilée Cicely. La meilleure amie d'enfance, mais aussi l'amour secret, l'objet de tous les désirs. Cicely et Amérique se confondent dans l'esprit souvent torturé de Patsy, qui finit par obtenir un visa et traverse l'océan, laissant tout derrière elle. Sauf que ni Cicely ni l'Amérique ne tiendront leurs promesses... et c'est une existence rude et violente qui attend Patsy. Une représentation obsédante de l'immigration et de la féminité, des fils silencieux de l'amour qui s'étendent à travers les années et les océans du monde entier.

« Ce récit de vie essentiel et remarquable déjoue continuellement et subtilement toute prévisibilité. Au fil des pages, il ne cesse de vous surprendre et de vous éclairer. »
The New York Times

« Somptueux. Dennis-Benn rend subtilement humaine une histoire classique de migration et fait passer ce type de saga à la vitesse supérieure... Un roman éclairé, parfois cruellement drôle, sur le lien déconcertant entre appartenance à soi-même et sacrifice. » *The Oprah Magazine*

**EDITEUR
ENGAGÉ** UN MONDE
À RACONTER

24 €



CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

 **l'aube**

Conception graphique : Héloïse Jouanard, Format Tygre.

 **l'aube** **NICOLE DENNIS-BENN** *Si le soleil se dérobo*



NICOLE DENNIS-BENN

Si le soleil se dérobo

ROMAN

traduit de l'anglais (Jamaïque)
par Benoîte Dauvergne

 **l'aube**

« Patsy fait un pas
dans la lumière
sans chaleur du soleil
automnal et tourne
le dos à la honte. »

**NICOLE
DENNIS-BENN**

www.editionsdelalabe.com

SI LE SOLEIL SE DÉROBE

Collection *Regards croisés*

Ouvrage édité par Manon Viard

Nicole Dennis-Benn

L'éditeur remercie le Centre national du livre
pour son soutien à cette publication

Si le soleil se dérobe

roman traduit de l'anglais (Jamaïque)
par Benoîte Dauvergne

Titre original : *Patsy*

© Nicole Dennis-Benn, 2019

© Éditions de l'Aube, 2022
pour la traduction française
www.editionsdelaubes.com

ISBN 978-2-8159-4679-7

éditions de l'aube

*En mémoire des histoires méconnues des sans-papiers
en quête d'un arbre avec des branches pour se poser.*

« Peut-être serai-je chez moi
dans cet endroit où je me rends
pour la première fois. »
WARSAN SHIRE

LIVRE I

Birdie (1998)

Bien qu'à deux ans seulement de la trentaine, Patsy n'a rien de convaincant à présenter, hormis la fine enveloppe marron qu'elle utilise pour s'abriter du soleil chauffé à blanc. Celle-ci contient tous ses papiers, de son acte de naissance à son carnet de vaccination. Mais surtout, elle renferme son rêve, le rêve que partagent tous les Jamaïcains d'un certain rang social : monter à bord d'un avion pour l'Amérique, tant ils sont séduits par la destination et la possibilité de voler.

Lorsque s'est présentée l'occasion de repasser un entretien à l'ambassade américaine, Patsy l'a saisie sans hésiter. Sans en parler aux membres de sa famille, ni prendre la peine de réfléchir à ce qu'ils en penseraient, elle a quitté la maison en douce de bon matin – avant que le coq de monsieur Belnavis ne se mette à chanter, avant que l'odeur du pain chaud de mademoiselle Hyacinth ne remplace le parfum humide de l'aube, avant que Ras Norbert ne commence à scander : « Croyez-le ou pas ! » au sujet de l'or enterré dans son jardin. Dans leur modeste maison de trois pièces de Pennyfield – un quartier populaire coincé entre une colline et un ravin –, un mot rédigé de sa plus belle écriture attendait sa fille sur la table à côté de la machine à coudre Singer de manman G. PASSE UNE BONNE JOURNÉE À L'ÉCOLE. SOUVIENS-TOI DE REGARDER DES DEUX CÔTÉS DE LA RUE AVANT DE TRAVERSER ET DE NE PAS PARLER AUX

INCONNUS. DIS ÉGALEMENT À MADEMOISELLE GAINS QUE JE PAIERAI À LA FIN DU MOIS. Il ne faisait pas encore chaud et humide quand elle est partie ; le blazer en tweed brun clair et la jupe en polyester vert olive que sa meilleure amie, Cicely, lui a envoyés d'Amérique il y a des années semblaient alors un choix raisonnable. Autrefois, cet ensemble était trop grand quand elle l'essayait, mais il lui va aujourd'hui comme un gant. Ne l'ayant jamais porté, Patsy a dû le laisser suspendu plusieurs jours à l'extérieur de sa garde-robe pour débarrasser le tissu de son odeur d'antimites. Elle avait choisi cette tenue dans le but de paraître sûre d'elle, mais à peine était-elle descendue du bus sur Half-Way Tree Road qu'elle a commencé à transpirer. Patsy s'est immobilisée un instant, puis a contemplé la longue portion de route qu'elle venait de parcourir en s'étonnant qu'à son départ, sa fille se soit retournée dans le grand lit grinçant qu'elles partagent sans lui poser de questions. Alors qu'elle s'habillait dans l'obscurité, la petite semblait l'observer de ses yeux vigilants comme si elle était au courant de son plan. Mais peut-être son imagination lui jouait-elle un tour. Patsy enfle toujours ses vêtements dans le noir, car elle évite de se regarder dans les miroirs, généralement mécontente de ce qu'elle y aperçoit : un visage rond et plat ordinaire, un nez large, des lèvres pleines et boudeuses qui lui donnent l'air d'un enfant déçu d'avoir perdu son jouet préféré, malgré les fossettes qui creusent en permanence ses joues. Ses yeux lui valent les compliments des hommes, mais sa poitrine généreuse leur vole la vedette. Sa peau brun foncé fait ressortir la blancheur de ses dents parfaitement alignées. Quant à sa chevelure, Patsy se contente de la lisser au fer tous les dimanches soir après le dîner, et l'attache en chignon serré qu'elle fixe avec une bonne dose de gel. En sentant son regard posé sur elle ce matin dans l'obscurité, elle a voulu poser l'index sur les lèvres de sa fille, prête à s'expliquer, mais c'était inutile.

Ces derniers temps, Tru se tortille et soupire souvent dans son sommeil, à croire qu'elle a déjà découvert la trahison de sa mère. Depuis qu'elle cache les lettres envoyées de Brooklyn dans une mallette fermée à clé qu'elle range sur la garde-robe, jamais Patsy ne s'est sentie aussi incertaine et coupable à la fois.

Dans la file devant l'ambassade, elle triture le petit pendentif en œil de tigre – autre cadeau de Cicely – qui pend à son cou, dans l'espoir qu'il lui porte chance. « *Je l'ai acheté à Chinatown. Eh oui, ma chère ! Y a un quartier qui s'appelle comme ça ici ! On y fait de bonnes affaires. On ira ensemble quand tu seras là.* » Sous sa veste en tweed, Patsy sent presque l'adrénaline jaillir dans ses veines. Bien qu'elle soit arrivée en avance à son entretien, une longue file s'étire déjà jusqu'au Knutsford Boulevard et longe le Jamaica Pegasus Hotel. Cette belle matinée de juin est un festival de bleus, de verts et de jaunes. À sept heures, la chaleur a déjà presque atteint son pic et l'air est empli de l'odeur des mangues Julie et des vers de terre écrasés – victimes de l'averse de la veille au soir. Une nuée d'oiseaux blancs triangulaires se dirige vers le sud, fuyant probablement le froid nord-américain.

Mais Patsy ne prête pas vraiment attention à ce qui l'entoure. Elle coince la grande enveloppe brune sous son aisselle, où la sueur dessine de grandes auréoles jusqu'à son flanc. C'est Cicely qui lui a conseillé de porter un tailleur. « *Y te prendront plus au sérieux cette fois.* » Cependant, attendre dans cette tenue sous le soleil brûlant ne fait que rendre la chaleur encore plus insupportable. Il lui est toutefois impossible d'enlever son blazer, car son chemisier trempé colle autant à ses formes qu'un T-shirt mouillé, ce qui scandalisera à coup sûr les Américains de l'ambassade.

Hormis quelques femmes aussi pomponnées que si elles se rendaient à la messe un dimanche de Pâques, coiffées de chapeaux et vêtues de robes aux tons pastel couvertes

de taches de sueur dans le dos, beaucoup de gens portent comme elle un costume de ville – certains empruntés, d'autres achetés pour l'occasion, la plupart trop foncés et trop épais pour cette chaleur insolente. Patsy fait signe de s'approcher à un jeune vendeur de sachets de jus de fruits congelés, dans l'espoir de se rafraîchir un peu et de se détendre, car elle ne cesse de réfléchir aux questions qu'on lui posera à l'entretien.

« Vingt dollars, mam'zelle », annonce le garçon, avec un cheveu sur la langue.

Il propose également des sifflets suspendus à une ficelle passée autour de son pouce aux nombreuses personnes qui, bien qu'elles fassent la queue pour quitter l'île, voudront sûrement se joindre à la fête du soir en l'honneur des Reggae Boyz, qui ont été sélectionnés pour participer à la Coupe du monde organisée en France. Tous les Jamaïcains se préparent pour le match de ce soir contre l'Argentine. Rien ne les soude aussi solidement qu'un événement sportif international où ils sont représentés. À Half-Way Tree, des inconnus se tombent dans les bras. Les malfrats déposent les armes, empoignent les piliers de bar par le col, embrassent leurs bouches rieuses et fières et les font tourner comme des toupies dans la rue. En guise de tambourins, les jeunes sortent des marmites et des cuillères des placards de cuisine. Les hommes de Pennyfield, fouillant longuement leurs poches plates, ont commencé à parier dès le mois dernier au Pete's Bar, qui est équipé d'une grande télévision. Mademoiselle Maxine, connue pour être le cordon bleu de la communauté, s'apprête à tordre le cou à la volaille la plus grasse de son poulailler afin de préparer du poulet à la sauce brune et du riz blanc, qu'elle vendra avec son breuvage spécial à la liqueur de malt – recommandé aux femmes désirant tomber enceintes et aux hommes qui ont besoin de faire le plein d'énergie, en particulier un soir de victoire assurée.

Patsy observe le jeune vendeur avec ses sachets de jus et ses sifflets suspendus au pouce. Ce gamin rachitique aux jambes couvertes de cicatrices, vêtu d'un débardeur en filet et d'un bermuda, ne porte pas plus de seize ans.

« Vingt dollars pou un sachet de jus ? »

— Oui, mam'zelle.

— C'est pas pasque ces gens font la queue devant l'ambassade qu'y sont pleins aux as. »

Le garçon, qui connaît son marché, ne répond pas. Alors qu'il s'apprête à passer au client suivant, Patsy cède.

« Bon d'accord, donne-moi un jus d'orange. »

Le jeune vendeur lui tend un sachet, prend son argent, puis le compte rapidement à l'aide de son pouce libre. Impressionnée, Patsy l'observe tandis que des chiffres tourbillonnent dans sa propre tête. La langue entre les lèvres, elle compte les billets silencieusement en même temps que lui. Les maths étaient sa matière préférée à l'école – la seule dans laquelle elle excellait. Car il n'y a rien de plus sûr que les nombres. Lorsque le garçon lui rend la monnaie, elle lui dit de la garder. Il est si facile de se convaincre qu'il économisera chacun de ces pennies pour son avenir, de se convaincre qu'il en a un – qu'il ne passera pas sa vie à vendre des jus et des sifflets, mais occupera un jour le poste de chef comptable dans une banque. Ou qu'il en sera le patron. Mais cette bouffée d'optimisme diminue au même rythme que la file de ses concitoyens qui ont fini par se faire une raison : il y a certaines graines que la terre ne fera jamais pousser.

« Merci mam'zelle », dit le garçon, la tête légèrement inclinée, comme par résignation.

Patsy songe à tout l'argent qu'elle a gaspillé en investissant dans un passeport et une demande de visa américain. On le lui a déjà refusé deux ans plus tôt, sans explication. D'après ses amis, si sa demande n'a pas abouti, c'est parce qu'elle ne détenait aucune propriété en Jamaïque. À part le

capital de départ que lui a remis Vincent, l'homme d'affaires marié avec qui elle a une liaison, Patsy ne possède aucun actif réel dont elle pourrait parler aux Américains. « *En général, y te donnent le visa quand y savent que t'as des biens qui t'attendent ici. À leurs yeux, c'est la garantie que tu pars pas pou de bon* », lui a expliqué Ramona, la secrétaire qui occupe le box voisin du sien, et la seule avec qui elle déjeune. « *Et pis ils ont tendance à se montrer indulgents quand on est propriétaire d'un commerce* », a ajouté Sandria, l'autre secrétaire, celle qui aime bien fourrer le nez dans les affaires des autres et tout rapporter à leur patronne, mademoiselle Clark – une vraie sorcière qui regarde de travers chacun de ses subordonnés.

Tracassée par sa situation désespérée, Patsy réfléchit à son histoire – celle-ci manque d'éléments dramatiques comme en comporte, par exemple, une demande d'asile. Il paraît que c'est la garantie d'être accueilli dans n'importe quel pays. Il y a quelques mois, Patsy a lu dans le *Jamaica Observer* l'histoire d'un homme que quatre autres avaient attaqué, armés de machettes, après l'avoir découvert dans une « *situation compromettante* » derrière un buisson avec une personne du même sexe. Au lieu de se traîner jusqu'à l'hôpital ou au commissariat, la victime avait rampé jusqu'à l'ambassade du Canada qui lui avait délivré un visa sur-le-champ. « *Y sont capables de tout, ces sodomites. Même de séparer la mer en deux et de marcher sur l'eau. Tout ce qu'ils ont à faire pou obtenir ce qu'y veulent, c'est crier au loup* », a conclu Ramona en repliant le journal, le nez froncé.

Patsy a néanmoins répété son discours dans son petit box du ministère, assise bien droite sur sa chaise pivotante, les chevilles croisées, face à la cloison en bois nue. Et elle a recommencé la nuit dernière dans son lit, allongée sur le dos, le regard plongé dans l'abîme d'obscurité, tandis que sa fille ronflait doucement à côté d'elle. « *Je vais rendre visite à une amie.* » Ce qu'elle a à dire n'est pas plus compliqué

que ça, mais elle manque encore d'assurance en prononçant ces mots. Patsy compte enchaîner avec l'histoire qu'elle a maintes fois répétée – un récit assez crédible pour convaincre les Américains qu'elle n'a aucune envie de s'enfuir car « *Ce serait de la folie!* » Elle leur racontera qu'elle possède un terrain dans la paroisse de Trelawny sur lequel elle a prévu de faire bâtir une maison. (En réalité, ce terrain appartenait à papa Joe, le père de manman G et grand-père de Patsy, un planteur de canne à sucre. Il a été obligé de le vendre à des promoteurs qui l'ont acheté pour une bouchée de pain et transformé en stade. Papa Joe est mort peu après, le cœur brisé.) Les fonctionnaires de l'ambassade n'auront aucun moyen de savoir que son histoire est fausse.

La plupart du temps, Patsy s'arrête à mi-discours, inquiète d'être frappée par la foudre à cause de ses mensonges, un sort contre lequel manman G ne cesse de la mettre en garde. Enfin, ce ne sera pas la première fois qu'elle ignore ses avertissements. Patsy a passé toute son enfance auprès de sa mère, à l'église ou aux coins des rues, à distribuer des prospectus intitulés JÉSUS SAUVE! et à prier pour les « pécheurs » qui les refusaient sous prétexte qu'ils étaient en retard au travail ou à l'école. Presque toute sa vie, elle s'est sentie obligée de se repentir pour les péchés qu'elle avait commis. *Mais mentir pour obtenir un visa américain n'est pas si grave*, se raisonne-t-elle, car Dieu peut comprendre qu'elle le fait pour le bien de sa famille. Une fois en Amérique, elle enverra de l'argent chez elle dès qu'elle aura trouvé un travail. Cette partie de l'histoire au moins est vraie – *true*, un mot qui lui rappelle naturellement le diminutif de sa fille, un petit nom qui lui est resté après s'être échappé de la bouche de Patsy, de façon désinvolte et spontanée, un jour où elle était trop épuisée pour prononcer son prénom en entier. Ou était-ce une semaine? Un mois? Une année? Patsy a tendance à perdre la notion du temps, trop affaiblie

par ce mal sombre, lourd et invisible, dont elle sait qu'il est toujours là, silencieux, à l'attendre. Manman G l'appelle *le froid du diable*, car il s'introduit souvent dans son cœur tel un voleur au milieu de la nuit. Combien de fois Patsy ne l'a-t-elle senti peser de tout son poids sur sa poitrine ? Certaines nuits, elle parvient à peine à respirer, et encore moins à soulever le drap et à sortir de son lit. Ce fut pendant une de ces crises qu'elle s'efforça de prononcer le nom de sa fille, Trudy-Ann, et qu'il ne sortit de sa bouche qu'un bref « Tru » dans un souffle précipité.

Ne se donnant pas la peine de se reprendre, Patsy laissa ce diminutif se substituer à son vrai prénom puisque sa fille y répondait volontiers. Ce jour-là, elle observa longuement son enfant aux grands yeux marron. Sur son visage plat, rond et ouvert, semblable au sien, il n'y avait aucune trace de la gravité d'un bambin curieux. Lorsque son mal disparut enfin et que Patsy retrouva sa capacité à respirer, elle répéta le diminutif de sa fille et vit quelque chose prendre forme dans son regard. Étonnamment, manman G, qui a toujours la tête dans les nuages, prit elle aussi l'habitude de l'appeler ainsi, car ce petit nom sonnait à ses oreilles comme un mot capable de laver l'enfant du péché de sa conception. Quand la fillette commença à écrire son prénom, elle l'orthographia « TRU » – c'était celui que ses camarades et sa maîtresse utilisaient, celui par lequel le pasteur Kirby la désignait quand il demandait à Patsy si elle l'enverrait au catéchisme avec le reste des enfants. « *Elle pourrait y apprendre à se comporter comme une fille* », insistait-il. Seul le père de Tru refuse d'employer ce diminutif – ou de reconnaître son existence.

Voilà à quoi Patsy réfléchit en suçant le sachet de jus glacé, soulagée par son effet à la fois rafraîchissant et anesthésiant. La file devant l'ambassade avance régulièrement. À l'ombre des palmiers, Patsy prête davantage attention aux personnes qui l'entourent et s'interroge sur leurs mensonges

– sur leur degré de créativité. L'homme en costume foncé, par exemple, qui semble se rendre à son propre enterrement. Lui aussi étreint l'enveloppe qui contient ses documents ; il rajuste sans arrêt sa cravate bleue de ses doigts noirs et calleux de travailleur manuel, de fermier peut-être. Qu'est-ce qu'un homme comme lui va bien pouvoir raconter aux agents de l'ambassade ? Qu'il possède de nombreux hectares de terres ? Qu'il y fait pousser des végétaux ? Que, contrairement à d'autres, ses produits frais et parfaitement mûrs ne restent pas à pourrir sur son étal de Coronation Market, le seul marché où il peut les écouler puisque son pays ne peut pas les exporter ? Ou peut-être compte-t-il partir quelques mois, voire une année, cultiver une terre étrangère, ainsi que le font la plupart des agriculteurs jamaïcains qui n'ont plus la possibilité d'exploiter leur propre sol. Et puis il y a la famille de quatre derrière lui – une mère et ses trois jeunes enfants. L'aînée surveille les deux autres, tandis que sa mère se précipite vers un stand de nourriture fait de bambous peints aux couleurs du drapeau jamaïcain. Des sachets en plastique remplis de mangues Julie et de prunes de Cythère épluchées sont suspendus à son auvent. *Ces marmailles devraient être au lékol*, songe Patsy. Que va bien pouvoir raconter cette mère à l'agent de l'ambassade ? Elle l'imagine soulevant ses deux plus jeunes enfants pour les présenter à un fonctionnaire suffisant – peut-être même les lui tendra-t-elle, tel un sachet de prunes, afin qu'il évalue leur valeur. « *Vous voyez ? Vous voyez ?* », dira-t-elle. *C'est tout ça, mon capital.* »

Enfin entrée dans l'ambassade, Patsy s'assied et attend son tour, incapable de savourer la sensation de l'air frais diffusé par le climatiseur. En réalité, elle a encore plus chaud qu'à l'extérieur. D'autres personnes patientent à côté d'elle sur leurs chaises en plastique. À chaque fois qu'un agent lance : « *Personne suivante !* », celle qui se trouve au bout du premier

rang se lève puis se dirige vers le guichet libre. Les autres passent sur le siège voisin, un peu comme au jeu des chaises musicales. Patsy prie pour que derrière le guichet auquel on l'enverra se trouve une personne aimable et de bonne humeur. Certains agents semblent distraits au lieu d'écouter la personne devant eux ; peut-être ne comprennent-ils rien au patois des hommes et des femmes des paroisses rurales – des habitants de la campagne qui ont quitté leurs villages avant l'aube, coincés entre des marchandes transportant leurs produits pour les vendre sur les marchés de la ville. Les Américains sont peut-être également frustrés parce que personne ne les comprend à cause de leurs « *T* » qui sonnent comme des « *D* » et des voyelles qu'ils coupent en deux. On dirait qu'ils ne peuvent pas s'empêcher de compliquer les mots simples ou de les avaler entièrement. « *How many rums do ya have in the house yur building?* » « *Mais misyé, je suis chrétien, moi. Je bois pas de rhum* », pourrait bien répondre un candidat confus.

Arrivée au premier siège du premier rang, Patsy écoute malgré elle l'entretien d'un homme d'âge mûr qui, dans son costume blanc impeccable et sa chemise bleu pastel, semble se rendre à un banquet.

« Répétez don ce que vous venez de dire, misyé. J'entends pas clair. »

L'homme presse le côté gauche de son visage contre la paroi de verre et la souille avec sa joue.

« C'est celle-ci, ma bonne oreille. Vous voulez bien répéter? »

Patsy n'entend pas la question de l'agent, mais à en juger par l'expression du candidat – la mine aussi froissée que le mouchoir qu'il sort de sa poche pour essuyer son visage couvert de sueur malgré l'air frais –, ceui-ci ne le comprend toujours pas.

« Personne suivante! »

Patsy bondit presque de sa chaise et se précipite vers le guichet en ajustant d'une main son blazer, l'autre plaquée sur l'enveloppe brune pour l'empêcher de trembler. Le claquement de ses talons compensés sonne trop fort à ses oreilles sur les carreaux de béton. Comme elle, l'agent qui l'attend est du genre bien en chair, une coïncidence qui ne diminue nullement son stress. Patsy a simplement tendance à se chercher des points communs avec les autres. Elle n'observe pas les traits du visage du fonctionnaire. Tout ce qu'elle voit, c'est que sa peau est rosie par la chaleur et le soleil, dont on ne manque jamais en Jamaïque. Même la couleur de ses yeux lui échappe lorsqu'ils se saluent, car elle n'ose pas rencontrer son regard. Elle se remémore les conseils de Cicely et décide de fixer un point au milieu de son front. « *Les Américains aiment les contacts visuels directs, alors débrouille-toi pou avoir l'air de les regarder dans les yeux.* »

Patsy remarque sa chemise à rayures et son pantalon beige, de la couleur de l'uniforme des écoliers. Elle est sûre que cet homme sent le café et la cigarette – les Américains à la télévision en raffolent, surtout les détectives. Elle peut presque humer ce mélange d'odeur à travers la vitre qui les sépare. Patsy ne voit toujours pas pourquoi ces cloisons sont nécessaires à l'ambassade. Ce n'est pas comme s'il s'agissait d'une banque aux coffres remplis d'argent. D'ailleurs, même dans les banques, il suffit d'entrer et de s'asseoir pour s'entretenir avec un membre du personnel. Mais sait-on jamais, le désespoir que trahissent ces sourires crispés, ces fermoirs métalliques et ces cravates trop serrées, pourrait violemment pousser des candidats aux abois à sauter par-dessus les tables et à s'agripper aux jambes des agents américains. « *Je vous en prie, misyé. S'il vous plaît, madame. Je vous en supplie, donnez-moi un visa. Faut bien que je nourrisse mes marmailles. On a rien ici. Le gouvernement, il aime pas les pauvres.* »

« Quelle est votre profession ? » demande le fonctionnaire à Patsy, réduisant au silence les cris de désespoir terrifiants qui résonnent dans sa tête.

L'homme examine en même temps ses documents. Ou peut-être lit-il un script, c'est difficile à dire. Dans d'autres circonstances, Patsy trouverait impolie cette façon de la saluer sans lever la tête. Elle se racle la gorge.

« Je suis fonctionnaire, misyé. Secrétaire au ministère. »

L'homme griffonne quelques mots sur une feuille de papier.

« C'est plutôt un bon travail. »

Pas quand on vous paye le salaire minimum, qu'on doit régler les frais du lékol de son enfant et qu'on loge gratuitement sa mère retraitée parce qu'elle donne toute sa pension à l'église, aimerait lui répondre Patsy. Mais elle choisit de se taire au cas où ces précisions compromettraient ses chances. Et puis, si elle a décroché ce boulot, c'est parce que le pasteur Kirby connaissait quelqu'un qui connaissait quelqu'un dont la cousine au second degré travaillait aux ressources humaines. Car, à l'époque, personne ne voulait d'une employée qui n'avait même pas terminé le lycée.

« Quel est le but de votre voyage aux États-Unis ? »

L'homme lève la tête et la fixe du regard. À part l'intention de profiter davantage de la vie et de gagner plus d'argent pour s'occuper de sa fille ? L'envie de retrouver Cicely en Amérique occupe une place si importante dans le cœur de Patsy qu'elle en tremble presque et doit s'efforcer de retrouver son calme avant de répondre. Bien qu'elle ait conservé toutes ses lettres, elle transporte seulement sa préférée dans son sac à main, écrite des mois après que son amie a disparu de Pennyfield. Personne n'a jamais su où elle était partie jusqu'à l'arrivée de ce courrier. Patsy l'a lu tant de fois qu'elle le connaît par cœur.

CHÈRE PATSY,

JE T'ÉCRIS DE BROOKLYN, À NEW YORK. JE VOULAIS TE CONTACTER AVANT, MAIS IL FALLAIT D'ABORD QUE JE M'INSTALLE. JE T'EN PRIE, NE DIS À PERSONNE QUE TU AS EU DE MES NOUVELLES. NI À ROY, NI À MANMAN G, NI À TANTE ZELMA, ET SURTOUT PAS À POPE. L'AMÉRIQUE EST EXACTEMENT COMME ON L'AVAIT RÊVÉE. IL Y A TELLEMENT DE POSSIBILITÉS ICI. IL FAIT FROID ET IL NEIGE BEAUCOUP EN HIVER. SI ON SE REVOIT UN JOUR, TU ME TROUVERAS TELLEMENT PLUS CLAIRE ! JE SUIS PLUS À L'AISE ICI MAINTENANT. MAIS LA MER ME MANQUE. LES COLLINES QUI NOUS ENTOURAIENT AUSSI. OBSERVER LE CIEL LA NUIT ET VOIR DES ÉTOILES SI PROCHES QU'ON POURRAIT LES ATTRAPER. L'ODEUR DU FRUIT À PAIN QUI RÔTIT ET DE LA MORUE QUI MIJOTE. MAINTENANT, JE DOIS ALLER AU RESTAURANT POUR EN ACHETER. MAIS CE N'EST PAS SI TERRIBLE. JE M'IMAGINE TOUT LE TEMPS QUE TU ES LÀ AUSSI. J'AIME RÊVER DE NOUS, LIBRES SANS TA MÈRE, MA TANTE, POPE, ROY ET TOUS LES AUTRES À PENNYFIELD. J'INSISTE : NE DIS À PERSONNE QUE TU AS EU DE MES NOUVELLES. MAINTENANT QUE JE SUIS ICI, MES SOUVENIRS DE TOI ET DE NOTRE AMITIÉ SI SPÉCIALE NE S'EFFACERONT JAMAIS. TU AS TOUJOURS ÉTÉ MA SEULE FAMILLE DANS CE MONDE.

BIEN À TOI,

CICELY

« J'y vais en vacances », lâche Patsy, oubliant de préciser qu'elle rendra visite à une amie.

Le mot « vacances » sous-entend une certaine oisiveté – une inactivité réservée aux Blancs, comme ceux qu'elle voit se la couler douce sur les plages de l'île, couverts de coups de soleil. Mais avant que Patsy puisse se reprendre et expliquer son projet élaboré – bâtir une maison sur le terrain qu'elle a oublié de mentionner –, l'homme déclare :

« Je ne comprendrai jamais les Jamaïcains qui partent en vacances en Amérique, alors que ce pays est paradisiaque. »

Il rit dans sa barbe et secoue la tête.

« En fait, je vais à un mariage », s'empresse d'ajouter Patsy, puisque la maladie et la mort sont deux sujets sur lesquels on ne peut pas mentir sans s'attirer le malheur.

Ce n'est pas le texte qu'elle a répété, mais elle s'en tiendra à ce scénario. Elle est stupéfaite par la facilité avec laquelle ce mensonge est sorti de sa bouche. Cicely s'est mariée il y a des années dans l'unique but de régulariser sa situation. « *C'était sans plus* », lui raconta-t-elle ensuite au téléphone. D'habitude, elles évitaient prudemment le sujet de leurs vies sentimentales – Cicely ne l'interrogeait jamais sur Roy, et Patsy ne se renseignait pas non plus sur l'objet de son affection. Le combiné coïncé entre l'oreille et l'épaule, elle écouta le récit de son amie, gênée par le tambourinement de son cœur et les caquètements de la volaille qui se promenait dans le jardin derrière la maison. « *On a fait ça au tribunal. C'était fini en un clin d'œil. Le plus difficile, ça a été de convaincre le fonctionnaire de l'immigration. Y voulait des preuves. Mais grâce aux cours de théâtre qu'on suivait à l'école, je me suis montrée persuasive. On aurait vraiment cru que notre relation était authentique.* » Cicely lâcha un petit rire et Patsy, réconfortée par son récit comique, l'imagina en train d'embrasser son mari fictif avec la langue, sous le regard blasé d'un homme blanc triturant son stylo.

Non, il est impossible que ce fonctionnaire fasse des recherches là-dessus.

« Magnifique, répond-il. Et qui est-ce qui se marie ? »

— M-ma meilleure amie.

— Quand aura lieu la cérémonie ?

— En octobre.

— Puis-je voir l'invitation ?

— Pardon ?

— L'invitation. J'ai besoin d'une preuve.

— Ah ! Oui, oui, l'invitation. »

Patsy se sent mal tout à coup. Elle plonge la tête dans son sac à main et fait semblant de chercher le carton imaginaire. L'idée de tout le temps, l'argent et l'énergie qu'elle a dépensés pour préparer cet entretien lui donne le tournis. Elle est sur le point de tout perdre à cause d'un stupide mensonge. Patsy plaque une main sur la bouche.

« Je vous prie de m'excuser, mais je l'ai oubliée, dit-elle dans son meilleur anglais.

— C'est qu'on me raconte sans arrêt des histoires », se justifie l'homme.

Il examine la paperasse sur son bureau pour éviter son regard suppliant et tapote la table avec son stylo. Patsy regarde ses gros doigts se resserrer et retient sa respiration tandis que la pointe plane au-dessus du papier. Il peut la priver de ce visa d'un seul coup de crayon. Tamponner un REFUSÉ sur ses documents. Lui expliquer tranquillement qu'elle n'aura qu'à retenter sa chance l'année prochaine – mais une fois inscrite sur la liste d'attente, il lui faudra sûrement attendre encore deux ans pour repasser un entretien. Patsy se concentre sur le stylo qui s'apprête à sceller son destin.

« Pourquoi devrais-je vous croire ?, demande l'homme, qui a levé les yeux de ses documents pour la regarder.

— L'amie qui va se marier est... »

Patsy s'interrompt, le temps de trouver les bons mots. Les souvenirs de leurs moments ensemble la font sourire. D'habitude, elle conserve ces pensées pour la nuit, le moment où sa mère et sa fille sont endormies. Elle baisse les paupières et tamponne sa lèvre humide de sueur en espérant que l'homme derrière la vitre ne peut pas lire ses pensées et visualiser Cicely allongée nue au soleil dans la maison de Jackson Lane, aussi tendre et pulpeuse qu'un fruit à pain mûr et rôti. Le pasteur Kirby prêche contre ce mal ; la bouche

aussi écumante que celle d'un chien enragé, il promet enfer et damnation aux âmes perdues qui ressentent de tels désirs. Mas' Jacobs – un homme mince et amical qui l'appelait « *Passy* » à cause de son cheveu sur la langue – a été chassé de la maison de sa mère, le jour où mademoiselle Roberta, la crieuse publique, a prétendu l'avoir vu prendre un petit garçon sur ses genoux.

Mais Patsy ne peut pas changer. Et grâce à ce visa, elle ne sera plus obligée de compter seulement sur ses souvenirs.

Elle laisse échapper un soupir qui embue la vitre devant elle.

« C'est comme une sœur pou moi, misyé. C'est la marraine de ma fi et je ne l'ai pas vue depuis des années. »

Elle déglutit et sent tous les mensonges qu'elle conserve descendre avec la rigidité d'un os de poulet dans sa gorge.

« Vous avez une fille, dites-vous ? » lui demande l'homme, alors qu'elle manque de s'étrangler.

Confuse, Patsy hésite à nouveau à répondre lorsqu'elle remarque le sourire sur son visage. Le tout premier.

Cette information n'avait pas satisfait l'agent qu'elle a rencontré deux ans plus tôt. Le fait qu'elle ait une fille ne signifiait rien pour lui. De toute évidence, l'ambassade commençait à comprendre à l'époque que les gens étaient prêts à abandonner parents malades, époux et nouveau-nés si l'occasion se présentait de partir travailler en Amérique, un exode qui rappelle à Patsy l'enlèvement de l'Église. Manman G le répète sans arrêt: *Un jour, Jésus reviendra chercher les bons chrétiens, les élus, et leurs proches abandonnés à leur sort seront exterminés par des boules de feu.* En Jamaïque, les élus sont les personnes à la peau claire qui vivent dans d'immenses demeures sur les collines. Blotties là-haut tout près du paradis – loin de la ville chaude, poussiéreuse, et des visages noirs luisants de sueur et ridés par les fardeaux quotidiens –, elles n'ont aucun besoin de s'échapper.

« Oui, répond Patsy. J'en ai une. »

Elle ouvre son portefeuille et lui montre une photo de Tru, souriante dans un uniforme en tissu écossais rouge, prise le jour de son entrée à l'école maternelle.

« Elle est magnifique. Quel âge ? »

— Elle aura six ans en octobre. »

Patsy referme son portefeuille. Aussitôt que la photo est cachée, le péché du mensonge, et le péché d'envie, n'existent plus.

« Ma femme vient de donner naissance à une petite fille. Notre première!, se confie l'homme à voix basse. Et imaginez-vous qu'elle a embauché une nounou jamaïcaine! Une gentille femme. »

C'est au tour de Patsy de sourire. S'apercevant qu'elle le faisait déjà, elle étire davantage les lèvres et sent cette fois son sourire atteindre ses yeux. Elle se penche vers la paroi de verre afin de voir la photo que lui montre l'homme, celle d'un bébé endormi entièrement chauve.

« Elle est adorable, misyé. »

Le visage souriant du fonctionnaire brille autant qu'une pièce de monnaie au soleil.

« Merci », répond-il en rosissant.

Patsy réalise que ce qu'elle lit sur son visage est de la fierté – une fierté qui l'attriste sans la moindre raison, du moins pour aucune raison exprimable ni compréhensible.

Patsy se concentre sur la couleur de l'homme, stupéfaite que les personnes blanches soient capables d'en changer en un clin d'œil. Cicely possède aussi ce don, qui faisait autrefois d'elle la fillette la plus vénérée de l'école. Les professeurs la choyaient. Ils faisaient comprendre à leurs élèves que les jolies filles comme Cicely étaient les plus méritantes. Elle était si calme qu'on aurait dit un ange tombé du ciel, l'air sonné, le visage rougi par sa chute étourdissante. Tout ce qu'elle disait en classe ou dans la cour de récréation était

parole d'évangile. Peu importait que la communauté tout entière sache que sa mère, mademoiselle Mabley – une coolie à la peau arachide dont la chevelure était si longue qu'elle effleurait le haut relief de son postérieur ondulant – couchait avec des hommes contre rémunération, et que Cicely n'ait jamais connu celui qui lui avait donné du sang blanc.

Les fillettes avaient dix ans lorsque celle-ci choisit Patsy, qui accepta volontiers le rôle convoité de « meilleure amie de Cicely ». Cette mission s'accompagnait de certains privilèges, tels que le droit de jouer avec sa très longue chevelure soyeuse qui frémissait à chaque mouvement, et l'expérience merveilleuse d'une amitié propice aux confidences, pleine de moments d'intimité et de bavardages. Patsy faisait en outre les devoirs de Cicely, et l'aidait lors des évaluations de maths en lui faisant passer des réponses griffonnées sur des emballages de chewing-gums Wrigley's. Quelques années plus tard, elle la protégea des petites brutes jalouses qui se servaient de la mort honteuse de sa mère pour la blesser. Comme le globule qui passe son existence à fournir de l'oxygène aux cellules d'un tissu, Patsy volait au secours de Cicely sans se poser de question.

TU AS TOUJOURS ÉTÉ MA SEULE FAMILLE DANS CE MONDE. Patsy imagine Cicely, aussi blanche que le père qu'elle n'a jamais rencontré, aussi blanche que les princesses de ces livres de contes de fées qu'elle envoie à Tru après avoir inscrit à l'intérieur ses initiales, CM, en caractères parfaits, sa beauté préservée telle celle d'une sculpture de glace par le froid américain.

« Cette enfant est tout pour moi, lui confie l'agent de l'ambassade en songeant encore au bébé de la photo.

— La mienne aussi. »

Patsy file chercher Tru à l'école en faisant de son mieux pour ne pas trébucher sur ses chaussures compensées. Elle est d'autant plus prudente que son sac à main contient une promesse de taille – son passeport tamponné. Comme si elle venait d'échapper de justesse à un danger, Patsy respire à pleins poumons et ne peut s'empêcher de jeter des coups d'œil par-dessus l'épaule, presque certaine que l'agent de l'ambassade lui court après pour lui reprendre son visa. Voyant que personne ne la poursuit, elle ralentit le pas.

À son arrivée, la cour de l'école est calme. L'herbe ondule comme des vagues dans le vaste champ qui sert aux activités sportives et aux kermesses. La Saints Basic School que fréquente Tru se trouve de ce côté ; quant à la Saints Primary School, où Patsy espère l'inscrire en cours préparatoire, elle est située de l'autre côté de la rue. Des marchandes ont déjà installé leurs tables, couvertes de friandises qu'elles s'approprient à vendre à la cohue d'élèves qui déferlera dès la dernière sonnerie. Quelques voitures sont garées sur le parking poussiéreux ; en attendant leurs enfants, certains parents adossés à leurs sièges écoutent le match de football opposant l'Italie et le Cameroun, ou le dernier tube de Barry G à la radio. L'hymne de la coupe du monde, *Rise Up*, passe en boucle dans une voiture ; différents chanteurs jamaïcains lancent au reste de leurs compatriotes : « *Il y a un vainqueur en chacun de vous... Donnez le meilleur de vous-mêmes.* » Car c'est exactement ce que font les Reggae Boyz. Patsy sourit ; cette chanson un brin trop optimiste résonne finalement en elle après ce qu'elle vient d'accomplir. Elle se met à chanter. L'homme qui écoute la chanson dans son véhicule doit penser qu'elle lui sourit, car il lui lance un clin d'œil. Patsy le salue d'un hochement de tête poli en signe de solidarité, puis lui tourne le dos. Le soleil de l'après-midi fait scintiller le toit arrondi du kiosque en forme de coquillage, sous lequel tous les élèves de l'école se rassemblent pour la

prière du matin, avant de se diriger vers le bâtiment à étage peint en bleu et blanc où se trouvent leurs classes.

Il est treize heures passées. Lorsqu'elle atteint celle de Tru, Patsy aperçoit mademoiselle Gains devant le tableau, occupée à surveiller les enfants qui récitent la prière de l'après-midi. Tru, qui a dû sentir sa présence, repère Patsy et entonne, les yeux grands ouverts : « *Notre Père, qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié...* »

Elle sourit à sa mère et gigote sur sa chaise, incapable de se concentrer. Patsy lui fait signe de fermer les yeux. Mais Tru, surexcitée, oublie qu'elle doit obéir à mademoiselle Gains. Levant les yeux, l'enseignante aperçoit Patsy et lui adresse un sourire crispé, mécontente de la voir ici aussi tôt.

« *Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés...* »

Patsy fait un pas de côté et attend patiemment près de la porte que toute la classe ait fini de prier.

« N'oubliez pas de faire vos devoirs ! » lance mademoiselle Gains par-dessus les bavardages et les raclements de chaises, interrompant les rêveries de Patsy.

Lorsque sa fille lui fait coucou, elle lui sourit. Mademoiselle Gains l'invite à entrer d'un signe de la main.

« Tru, tu veux bien sortir un instant ?, demande-t-elle à la fillette avec la diction affectée des professeurs d'écoles catholiques. Je dois parler à ta maman. »

Tru sort en emportant son cartable et sa boîte à déjeuner. Mademoiselle Gains attend qu'elle soit hors de portée de voix pour dire à Patsy d'un ton moins guindé :

« Franchement, ça peut plus durer.

— Je sais. J'étais en avance.

— C'est pas ça le problème.

— Qu'est-ce qu'il y a alors ?

— C'est plus qu'une question de temps avant que la direction vérifie la liste et découvre...

— Écoutez, dit Patsy, avant de laisser échapper un soupir. J'ai demandé à Tru de vous prévenir que j'aurai les sous d'ici mardi.

— Vous avez déjà dit ça le mois dernier.

— Y a eu un gel des paiements au ministère. Vous le savez bien. Je fais de mon mieux.

— Ça suffit pas en ce qui concerne son instruction. C'est pas moi qui dicte les règles ici.

— Vous croyez que je le sais pas ? On vient du même endroit, vous et moi. Vous savez comment ça se passe. »

Mademoiselle Gains croise les bras sur la poitrine. C'est une belle femme, plus belle que toutes celles que Patsy a jamais rencontrées, aux hautes pommettes et à la large mâchoire carrée. Elle garde sa chevelure naturelle et la coiffe en deux tresses, hautes et soignées, de chaque côté de la tête. Sa peau brun foncé – vision peu commune dans une école de nonnes – est sans imperfection, ce qui rend son âge plus difficile à deviner. D'aussi loin que s'en souvienne Patsy, elle a toujours habité dans Newcastle Lane à Pennyfield. Autrefois, elle vivait avec sa mère adoptive, mademoiselle Myrtle (*paix à son âme*), et sa petite sœur, Bernice. Mademoiselle Gains va à l'église de l'Assemblée de Dieu pour les vertueux que manman G fréquente depuis des années. Bien qu'elle ne soit pas catholique, elle mène une vraie vie de nonne. Elle n'a ni mari ni enfants, mais on suppose que Bernice est en réalité la fille que lui aurait donnée son propre père, car la petite est attardée. Patsy se moque totalement de ces rumeurs, contrairement aux autres femmes de Pennyfield qui donnent fièrement naissance à une tripotée de gringalets qu'elles sont incapables de nourrir. À leurs yeux, il est suspect qu'une femme de plus de vingt-cinq ans n'ait pas d'enfants. Soit elle est malheureusement stérile, soit, dans la mesure où leurs compatriotes sont les hommes les plus désirables de la terre, c'est une dépravée

– ce qui est impossible dans un endroit comme Pennyfield, où tout le monde est au courant de vos moindres faits et gestes, peut voir tout ce qui se passe d’un bout à l’autre de votre maison à travers la varangue, surveiller par une fenêtre les activités se déroulant dans votre chambre ou votre cuisine, ou vous regarder vous laver, nu comme un ver, dans votre salle de bains extérieure par-dessus la palissade en zinc. Il n’y a pas la moindre cachette dans un quartier pareil. Et s’ils sont prêts à excuser la conduite des criminels, des ivrognes et des hommes qui copulent avec des chèvres, des vaches, des chiens ou des enfants, les gens se méfient, presque avec terreur, d’une femme sans famille ni religion. Jésus est la seule excuse valable pour qu’une jeune femme refuse de laisser un pénis l’approcher.

« Je vous donne jusqu’à mardi, déclare mademoiselle Gains, que les personnes âgées de Pennyfield appellent toujours *“la fi adoptive de mam’zelle Myrtle”*. Après, je pourrai plus la garder dans ma classe. Je risquerais d’avoir des problèmes avec la direction du lékol. Si je fais ça, c’est uniquement pasque c’est une bonne élève et qu’on est voisines...

— Je vais régler le problème. »

Mademoiselle Gains hoche la tête.

« Très bien. Transmettez mes salutations à votre mère. »

Se tournant pour partir, Patsy laisse la dernière demande de l’institutrice choir sans bruit entre elles sur le carrelage en béton de la classe.

« Manman a une bonne nouvelle ! » annonce Patsy à Tru au restaurant Tastee de Cross Roads, où elle l’a emmenée après l’école.

Assis sur des bancs près d’elles, quelques employés des entreprises du coin dévorent des pâtés à la viande et du

pain coco. Tru et Patsy sont installées à une des tables en plastique qui font face à la route. La fillette regarde sa mère, en clignant des yeux à cause de la poussière soulevée par le chantier de la station-service. D’un brun plus clair que sa peau, ils sont aussi vifs que si deux soleils remplaçaient ses pupilles. Ces temps-ci, Tru dévisage Patsy avec l’attention sérieuse d’une femme d’expérience. Mademoiselle Gains a proposé de lui faire sauter une classe quand elle commencera l’école primaire en septembre. Patsy y a bien réfléchi, car elle craint que sa fille ne soit trop petite pour trouver sa place au milieu d’enfants plus âgés, bien que son intelligence vaille la leur, voire la dépasse. Mais c’est vraiment là son unique peur. En son for intérieur, elle se réjouit que Tru saute une classe. Cela ne la fera mûrir que plus vite et brûler des étapes, ce qui soulagera Patsy du fardeau de son éducation. Un sentiment de culpabilité la submerge aussitôt. Il y a une telle conviction dans l’expression de sa fille – une noirceur et un mystère qui effraient Patsy et l’obligent parfois à détourner le regard, ou réarranger ce qui n’a pas besoin de l’être. Elle tend ainsi la main au-dessus de la table afin d’essuyer des miettes de pâté autour de la bouche de sa fille. Pour faire bonne mesure, elle lisse ensuite ses sourcils broussailleux avec l’index et tire sur le bout de ses nattes, attachées par un élastique à boules blanches et des barrettes en forme de petits nœuds. Une fois qu’elle n’a plus rien à retoucher, Patsy ralentit ses gestes.

« Qu’est-ce que tu voulais me dire, manman ? » demande Tru en mâchant la bouche ouverte.

Patsy aperçoit sa gencive nue à l’endroit où elle a perdu deux incisives.

« C’est une surprise.

— Tu m’as acheté un ballon de foot pou que je puisse jouer comme les Reggae Boyz ?, demande la fillette, les yeux écarquillés.

— Non. C'est une surprise encore plus épatante.
 — Ricky l'albinos dit qu'y a rien de plus épatant que les Reggae Boyz.
 — Ce n'est que son avis. Et combien de fois je t'ai dit de plus appeler ce garçon comme ça? C'est pas gentil. J'espère que tu le fais pas devant lui.
 — Non, manman.
 — Et j'espère que tu laisses personne te dicter quoi penser.
 — Non, manman.
 — Je veux que tu abandonnes tes manières de garçon manqué. Les petites fi sages font en sorte de rester soignées et propres. Comme les élèves du lycée Wilhampton. Elles jouent pas avec les garçons et salissent pas leurs beaux uniformes blancs. Elles sont sages et obéissantes. Tu veux bien me le promettre? Promets-moi que tu... »
 Patsy s'interrompt en remarquant le regard lointain de sa fille. Elle prend une profonde inspiration et change de sujet.
 « D'accord. Si je te révèle mon secret, promets-moi que tu diras rien à grand-mère.
 — Je te le promets!, s'exclame Tru en se trémoussant sur son siège, à nouveau pleine de vie.
 — Tu es sûre? » demande Patsy avec un petit sourire.
 Tru hoche la tête avec une telle vigueur que ses tresses s'agitent.
 « Je crois pas que tu es assez grande pou garder un secret. »
 Patsy s'adosse à sa chaise et croise les bras sur sa poitrine d'un air taquin.
 « Seules les grandes fi savent les garder, déclare-t-elle, une phrase que son oncle Curtis répétait souvent quand elle avait l'âge de Tru.
 — Mais je suis une grande fi! »
 Patsy rit malgré le nœud désagréable qui se forme dans son ventre.

« Bon, voilà. Je pars en Amérique, lui annonce-t-elle enfin, sa serviette serrée dans son poing. J'ai eu mon visa aujourd'hui. »

Tru écarquille les yeux. Elle bondit de sa chaise puis fait le tour de la table pour serrer sa mère dans ses bras.

« On part en Amérique! » s'écrie-t-elle.

Quelques clients tournent mollement la tête, haussent les épaules puis se mettent à discuter à voix basse ; d'autres haussent les sourcils et sourient avec admiration. Patsy s'autorise à savourer ce câlin avec sa fille – qui ne connaît de l'Amérique que ce qu'on raconte dans les contes de fées de Walt Disney qu'elle regarde à la télévision, quand Manman G n'est pas là pour lui rappeler que ces dessins animés sont l'œuvre du diable, ou dans les livres que lui envoie Cicely. Elle repense à cette boule à neige qu'elle avait achetée un jour à Woolworth dans le centre-ville – un trésor inhabituel au milieu des vierges Marie et des statuettes de Jésus ornant l'étagère du salon. Tru prenait autant plaisir que sa mère à secouer l'objet pour voir les flocons emplir la boule et se poser sur la belle maison et les sapins qui l'entouraient.
 « *Y neige!* » gloussait-elle, la tête renversée, en battant des paupières comme si elle les sentait tomber sur son visage.

Mais un jour, la boule disparut. Tru admit l'avoir emportée à l'école pour la montrer à ses amies et l'avoir égarée. Patsy en tomba presque à genoux en écoutant les aveux de sa fille. Elle l'attrapa et lui donna deux bonnes fessées. « *Je t'ai demandé de l'emporter à ton lékol?* » Curieusement, ce furent les yeux de Patsy qui se mouillèrent. « *Combien de fois je t'ai dit d'y faire attention?* »

Pour elle, ce globe contenait la promesse secrète d'une vie sans problèmes ni besoins. Le jour où Tru la perdit, Patsy eut l'impression de devoir faire une croix sur son conte de fées – chose que sa fille ne comprit pas. Ses joues restèrent sèches, tandis que les siennes ruisselaient de larmes.

Patsy ferme les yeux – le soleil sur ses paupières crée aussitôt une sorte de néant jaune dans son esprit – et regrette de l'avoir frappée. Elle serre fort Tru contre elle et s'en veut de ne pouvoir se satisfaire du plaisir simple de la sensation du soleil sur ses paupières et de l'étreinte de sa fille. Mais alors qu'elle inspire le parfum de l'huile Blue Magic appliquée sur les cheveux de Tru, qui se mêle à l'odeur des pâtés au bœuf et des gaz d'échappement de la circulation bruyante de l'heure de pointe sur Half-Way Tree Road, Patsy sent seulement monter son désir secret de vivre plus intensément.

En vérité, elle n'a jamais aimé sa fille autant qu'une mère est censée le faire, ni autant que sa fille ne l'aime. L'amour qu'éprouve Tru pour elle – un amour sans réserve, que Patsy n'a pas eu à gagner ni à mériter – paraît injuste. La fillette accepte tout ce que dit et fait sa mère avec une parfaite candeur. Parfois, Patsy se surprend à vouloir réduire à néant cette image d'elle qu'elle voit se refléter dans ses yeux. Le jour où Patsy l'a frappée violemment parce qu'elle avait égaré la boule à neige, la colère de sa fille lui a procuré un certain soulagement. Avec un peu de chance, cette image figée que Tru avait d'elle finirait noyée par ses larmes. Mais la fillette n'a pas pleuré. Elle est revenue voir Patsy quelques instants plus tard, ses grands yeux marron lui mangeant presque le visage – deux puits sans fond dans lesquels sa mère prend soin de ne pas plonger trop longtemps le regard.

Après l'incident de la boule à neige, Patsy a commencé à faire des projets et des rêves dont Tru était exclue ; elle a écrit à Cicely qu'elle aimerait bien loger chez elle à Brooklyn, elle a fait une demande de passeport, puis de visa. Quant au reste, elle y réfléchira une fois arrivée en Amérique – il paraît que là-bas, les possibilités et les offres d'emploi abondent. D'après Cicely, il existe même des agences pour aider les gens à trouver un travail. « *Et un bon en plus ! Tu pourras te faire le triple de ce que tu gagnes au ministère en une*

semaine ! » Patsy s'imagine toujours marchant main dans la main avec elle en Amérique, essayant des vêtements dans les boutiques, l'une remontant la fermeture de la robe de l'autre comme elles le faisaient enfants, ou achetant des articles ménagers, à la manière d'un vrai couple, pour leur maison – une demeure à étage en briques. Patsy n'en a parlé ni à manman G ni à Roy, car elle voulait d'abord voir si elle décrocherait un visa. Ce coup de tampon qui concrétiserait la possibilité d'une vie avec Cicely ; d'une récompense après toutes ces années de malheur ; d'une logique à toutes les erreurs de son existence. À présent, Patsy doit trouver comment annoncer à Tru qu'elle part en Amérique sans elle. La fillette le sent peut-être car elle s'agrippe plus fort à son corps. Une boule monte lentement dans la gorge de Patsy. « *Dyé, il a pas de place dans son armée pou les lâches* », dit toujours manman G.

Patsy déglutit.